

Il s'adressa donc à sa ville natale (Gènes,) pour en obtenir quelques batimens et essayer de trouver la nouvelle route : on le renvoya comme visionnaire. Il soumit ensuite son plan à Jean II. Roi de Portugal. Celui-ci et ses conseillers s'en informèrent soigneusement, et en envoyèrent un autre, pour essayer la route de l'ouest. Mais celui-ci s'en retourna en peu de jours et assura qu'on ne devait pas penser à voir la terre de ce côté là. Indigné de cette perfidie du Roi et des ministres portugais, Colomb alla en 1484 en Espagne, gouvernée alors par Ferdinand d'Arragon et Isabelle de Castille. On prit en considération les projets du Génois : mais alors l'Espagne était encore loin d'être une puissance maritime, on connaissait bien peu de chose de la navigation et de la géographie ; de plus les guerres avec les Maures continuaient encore dans la péninsule et avant tout il y manquait non la volonté mais l'argent nécessaire pour risquer l'entreprise. Après avoir perdu cinq ans, Colomb voulait s'en aller en Angleterre ; mais un prêtre espagnol qui possédait la confiance d'Isabelle, le persuada de rester encore en Espagne. Au bout de trois ans enfin la persévérance du noble Colomb atteignit son but. Les Maures avaient été vaincus, et quoique l'argent manquât toujours, Isabelle offrit de mettre en gage ses brillans chez le trésorier d'Arragon, Don Santangelo, pour obtenir de lui l'emprunt de toute sa fortune de 17000 ducats. On signa un contrat avec Colomb le 17 Avril 1492 : il serait premier amiral dans toutes les mers et vice-roi de toutes les terres et îles qu'il découvrirait ; il aurait la dixième partie de tous les revenus des pays découverts, et ces dignités et avantages seraient héréditaires dans sa famille.

Le 3 Août 1492 Colomb sortit de Palos en Andalousie avec trois petits bâtimens et 90 hommes. Tant que l'on marcha dans des mers connues, tout le monde fut plein de courage, quoiqu'un gouvernail cassé parût de mauvais augure à plusieurs parmi l'équipage. Mais lorsque le 6 Septembre on quitta les Canaries pour prendre l'océan vers l'ouest, lorsque disparut soudainement la terre, qu'il ne se montra rien aux yeux excepté une mer sans fin et le ciel ; lorsqu'avec un bon vent d'est on eut marché pendant plusieurs jours, lorsqu'une semaine après l'autre se fut envolé sans qu'on vit la terre, les plus courageux perdirent alors courage ; tous se crurent dévoués à une mort inévitable et menacèrent enfin le chef téméraire de le jeter à la mer, s'il ne retournait sur ses pas. Colomb cependant resta tranquille et inébranlable ; il calma les hommes irrités par sa joyeuse confiance, en leur faisant accroire qu'il était très content de ses progrès, et qu'il avait un espoir certain d'atteindre son but ; mais il leur cacha que déjà le 1er Octobre ils avaient parcouru plus de 960 lieues. Mais enfin tout fut inutile : l'équipage voulut assassiner Colomb, et ce n'est que la conviction que sans lui on ne pourrait s'en retourner qui lui sauva la vie. Alors il demanda encore trois jours : leur assurant que si alors on ne voyait pas la terre, on retournerait. Cela fut convenu, et le jour suivant le plomb atteignit le fond ; des joncs, un arbre avec ses baies rouges parurent sur les ondes ; des oiseaux de terre se perchèrent sur les mats, car les oiseaux aquatiques peuvent voler à plusieurs centaines de lieues au-dessus de la mer, et avaient plusieurs fois induit en erreur Colomb, qui ne savait pas cela. Le soleil se coucha, et l'on ne vit encore rien. Cependant le navigateur fit

amener les voiles, pour ne pas échouer. A deux heures avant minuit Colomb vit une lumière, un feu lointain et—terre ! terre ! fut le cri général, l'un se jeta dans les bras de l'autre, on pleura de joie et on demanda à genoux le pardon du chef. Puis on chanta la louange de Dieu, et à la pointe du jour, vendredi 12 octobre 1492, une belle île couverte d'une superbe verdure se présenta à tous les regards.

Après le lever du soleil on gagna la terre au son d'une musique guerrière ; on embrassa la terre et on leva les bras au ciel pour lui rendre grâce. Colomb prit possession de l'île au nom du Roi d'Espagne : car disait-on dans ces temps, les payens n'ont pas le droit de posséder la terre en propriété, elle n'est donnée qu'aux chrétiens. D'ailleurs les habitans de ces îles étaient si barbares que les Espagnols purent bien douter quelque temps s'ils étaient réellement des hommes. Ils étaient dans un état complet de nudité, d'une couleur rougeâtre, et leur langage ne consistait qu'en quelques sons incohérens. La douceur du climat et la fertilité naturelle du sol produisaient assez de fruits pour nourrir un petit nombre d'habitans : ils ne travaillaient donc pas, les terres n'étaient pas labourées, ils n'avaient point de troupeaux à soigner, point de poissons à pêcher, pas d'oiseaux à tuer, car, comme on ne connaissait pas d'animaux dangereux, on n'avait pas appris la chasse. Il n'y avait donc pas de propriété non plus : chacun mangeait ce qu'il trouvait des fruits de la terre, sur laquelle il se couchait à l'ombre d'un arbre s'il était fatigué. D'après les sons barbares de ces sauvages on nomma cette île *Guahani* ; elle est une des îles Lucaines (Bahama). Mais Colomb vit bien que là il ne trouverait pas les trésors des Indes, et fit voile vers le sud. Car les insulaires, voyant l'avidité des Européens pour les morceaux d'or, dont ils se décoraient les oreilles et le nez, leur indiquèrent cette direction. Colomb arriva donc à la grande île de Cuba, qu'il crût d'abord être le grand pays des Indes. Il la cotoya d'un bout à l'autre, observa la plus luxuriante fertilité ; mais pas une trace de culture : des hommes nus y couraient comme des troupeaux. Lorsqu'on leur montra de l'or, ils indiquèrent l'est. Colomb y dirigea sa marche, et trouva une autre île, qu'il appela *Hispaniola*, depuis *St. Domingue* et actuellement *Haiti*. Ici encore la même beauté des sites, la même fertilité du sol et des hommes, qui n'avaient aucune idée de vêtemens et de travail. Mais ils étaient déjà divisés en tribus, avec des chefs (des caciques) à leur tête. Un de ces derniers, quoique nu comme les autres, se fit amener en une espèce de fauteuil. Il fit comprendre aux Espagnols que souvent des îles voisines (les carraïles) des ennemis venaient en canots, pour attaquer son peuple et manger leurs prisonniers. Colomb annonça au cacique, qu'il construirait un fort pour le défendre contre ces brigands et qu'il y laisserait en garnison une partie de ses Espagnols. Les sauvages le comprirent, se réjouirent des travaux des charpentiers espagnols et amenèrent activement le bois et les autres matériaux. Ils donnèrent leur or pour des morceaux de cuivre, des épingles et d'autres bagatelles et à la question d'où ils prenaient cet or, ils indiquèrent le sud où devait se trouver le pays de l'or. Pour le moment Colomb ne pouvait plus entreprendre des voyages de découverte : car un de ses bâtimens s'était égaré ; avec le deuxième un de ses compagnons, certain Don Pinzon s'était enfoui pour